

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 5 (1870)
Heft: 5

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.05.2025

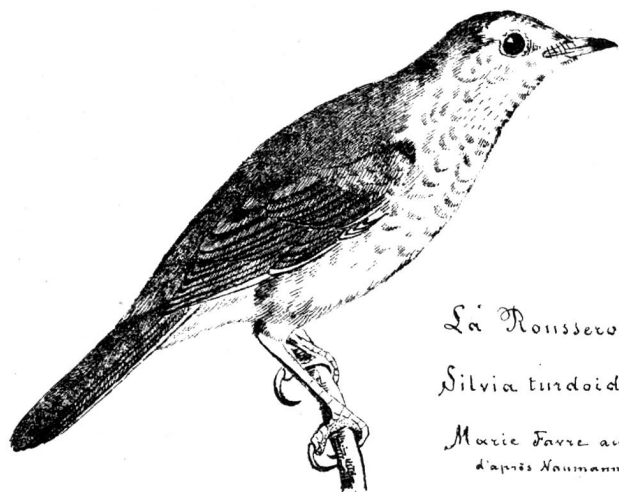
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Un début d'ornithologiste.

Je revenais, à l'heure de midi, de battre les roseaux qui s'étendent du Petit Cortailloz au moulin de Bexaix. C'était un beau jour du mois de mai. L'ouvrage avait été rude : ma perche, longue de 20 pieds, s'était levée et abaissée bien des centaines de fois dans les touffes épaisses de roseaux, et j'avais ridé sans me lasser, après chaque battue, l'eau que deux lourds tramails tout ruisselants reposaient dans ma loquette. Cependant je ne sentais point la fatigue : alerte et joyeux, comme on l'est à quinze ans, je rôdais la rive, faisant glisser rapidement mon petit bateau à l'aide d'une seule rame. C'est que j'avais fait bonne pêche, une pêche brillante ; dans mon réservoir nageaient pêle-mêle, bon nombre de perches de toute taille, une douzaine de brochets de 2 à 5 livres, tous bien nourris, gros et courts, qui faisaient plaisir à voir ; et puis, à côté du poisson noble, on voyait aussi quelques platelles aux yeux rouges, quelques brèmes (cormorons) aux larges écailles que je ne rejette pas au lac parce qu'elles font plaisir aux voisins — Je revenais donc à la cloche du dîner, et je pensais avec satisfaction au plaisir qu'aurait mon père en me voyant arriver, chargé de butin, comme lui dans son bon temps, lorsque soudain je retins ma rame pour écouter un cri singulier qui portait d'un fourré de roseaux. C'était bien le chant de la fauvette, petite effarvante si commune à cette saison ; c'était la même mélodie, les mêmes interruptions, les mêmes cris d'appel ; mais quel timbre de voix ! quelle puissance extraordinaire ! quels sons stridents parfois comparables aux grincements d'une scie. Un larynx de fauvette ordinaire était incapable de tels efforts ; ce devait être un oiseau à moi inconnu qui s'était abattu depuis la rive dans cet endroit... mais le passage printanier des oiseaux était fini depuis longtemps ; tous avaient leur nid, beaucoup avaient déjà leurs œufs, leurs petits même. — Il y avait donc là un mystère qu'il fallait absolument éclaircir, mais la crainte de manquer une occasion peut-être unique dans ma vie me dominait la fièvre. Je n'avais qu'une idée, m'emparer de cet oiseau. Pour l'arce, j'aurais marché dans le feu, j'aurais nagé dans l'eau froide, j'aurais fait mille folies. Ceux-là seuls, qui ont le feu sacré de l'histoire naturelle, me comprendront.

Mon parti fut bientôt pris : j'abordai doucement, et sans m'inquiéter davantage de mon poisson, de mes filets, je gagnai à la course l'escalier ardu qui conduit au village. Pour éviter les détours, je franchis murailles et haies, et culbutant tout dans les corridors, je tombai à peu près comme un obus, dans la chambre où l'on dînait. Tout essoufflé, ruisselant de sueur, je pus à peine articuler : Papa, viens vite au Bugnon. C'est le nom du quartier de vignes qui domine cette partie du lac. En même temps, je décrochais de la muraille un antique fusil double, long et à petit calibre, réputé dans le pays ; je le chargeai de menu plomb et je redescendis à toutes jambes. Mon cœur battit d'une joyeuse émotion lorsque j'entendis encore la voix retentissante de mon oiseau qui n'avait pas bougé de la place. Bientôt je vis sur le sentier des vignes déboucher mon père, tenant encore sa serviette à la main et accourant aussi vite que le lui permettaient les années : il écouta une seconde



La Rousserole.

Silvia turdoides.

Marie Favre autogr.
d'après Naumann.

puis me dit avec une indifférence mal déguisée : C'est un bec fin rousserole, un oiseau rare chez nous ; on le tirera plus tard, viens d'abord dîner. Ces mots de rousserole, oiseau rare, étaient à peine prononcés que je me dévalais en bas les rigues ; mais les précautions que je pris pour m'approcher de la touffe dans laquelle se tenait le chanteur furent superflues : il ne s'interrompit pas un instant, de sorte que je pus sans inconvénient me lever tout droit sur la poutre en pierre qui protège les rigues. Hélas ! impossible de l'apercevoir, caché qu'il était parmi les joncs ; nulle part le long du lac n'existe parcelle de plantes aquatiques. Les heures se passèrent, d'abord je fus maître de moi, mais bientôt l'impatience me gagna ; je cherchai à faire voler l'oiseau en l'effrayant de la voix ; puis, sans succès également, je jassai aux pierres, aux molles de ter-

re, aux échalas ; j'envoyai à la tête tout ce qui me tomba sous la main. Le seul résultat que j'obtins, fut son silence momentané, un léger changement de place trahi par le frémissement d'un roseau ; rien de plus....

J'étais désespéré ! — Enfin le soir me surprit ; l'oiseau se tut et je repris tristement le chemin de la maison. Je ne pus manger ; la nuit, je dormis mal, j'étais agité de rêves pénibles ; il me semblait voir, à trente pas, ma rousserole grimper lentement le long d'un roseau ; je l'ajustais, mais au moment de serrer la détente, je me réveillais en sursaut, haletant d'émotion et tout étonné de ne pas entendre éclater le coup de mon arme.

Le jour vint pourtant, et, bien avant le soleil, je m'approchais du rivage avec crainte et tremblement. Tout y était tranquille ; seule, la légère brise du matin faisait trembler les longues feuilles des roseaux et ridait à peine la surface du lac. Mais, dès que le soleil teignit les hauteurs de ses premiers rayons, tout le peuple ailé des roseaux et des collines se réveilla et salua le retour de la lumière et de la chaleur. Dans ce concert, une voix dominait toutes les autres ; c'était celle de ma rousserole qui semblait me porter un défi.

Jusque vers dix heures, ce fut la même histoire que la veille ; tous les moyens que j'employai pour engager mon oiseau à se montrer restèrent vains. Mais, tout à coup, un des plus grands roseaux s'inclina, en même temps que le chant de la rousserole devenait plus distinct : plus de doute, elle s'approchait du sommet de la plante ; j'allais la voir apparaître. A un instant, j'aperçus un bec long et grêle, un profil d'oiseau ; sans réfléchir à ce que je faisais, je tirai, au juger, le coup droit de mon fusil.

La fumée dissipée je levai avidement des yeux la place où j'avais tiré. L'oiseau n'avait pas pris le vol, seules deux ou trois tiges avaient été brisées par le plomb et se balançaient tristement. — Je courus à ma loquette, mais trouvant mon oncle qui partait avec son domestique pour la pêche, je sautai dans son bateau et nous nous approchâmes du théâtre de l'action. Nous n'en étions pas encore à trente pas que déjà j'avais découvert ma bête, une aile pendante, et accroupie à quelques pouces au-dessus de l'eau ; j'armai vivement mon fusil et je lui envoyai le coup qui me restait. La passion s'en mêlant, j'ajustai mal ; le plomb frappa je ne sais où, le fait est que je ne vis plus rien.

Alors sans attendre d'en être plus près, sans écouter personne, sans avoir l'esprit de me déshabiller, au moins en partie je m'élancai à l'eau à la poursuite de mon oiseau blessé. — Nager avec ses habits, ses souliers n'est pas chose facile et j'en fis l'expérience ; ce ne fut qu'à grand'peine que je réussis à pénétrer dans les roseaux et à y prendre pied : le terrain argileux, semé de creux assez profonds pour y disparaître et de racines entrelacées, ne contribuait pas à accélérer ma course ; et puis, je cherchais un petit oiseau dans une véritable forêt vierge, où à quatre pas de moi je n'aurais pas pu voir une autruche ! Longtemps j'écartai pru-

demirrent les luges aquatiques serrées les unes contre les autres; longtemps je m'avancai, riant ma respiration, hélas! rien, toujours rien!... Je n'en pourrais plus et les larmes m'écoulaient sur mes joues... Je me reprochais ma précipitation, mon aveugle impatience, alors seulement je comprenais que j'avais agi comme un étourdi, comme un insensé... Accablé, furieux contre moi-même, je me laissai tomber sur un de ces amas de joncs secs que les vents d'hiver rassemblent et roulent sur la grève. Là, j'entendis la voix de mon père qui me criait du haut des riges: «As-tu l'oiseau?» — «Non, je ne l'ai pas», répondis-je d'une voix enrouée. — «C'est pour cela que tu as failli te noyer, malheureux gamin».

Soudain je me relevai, la tête traversée par une de ces idées rapides comme l'éclair, par un de ces conseils infailibles qui n'arrivent que dans les grands moments de la vie. «Il est là», me dis-je... et je me mis avec confiance à soulever ces morceaux de débris sur l'un desquels je m'étais jeté plein de découragement. Au bout de cinq minutes je poussais un cri de triomphe. Je tenais la rousserole, je l'avais dans mes mains, et sans tarder davantage je lui tordais le cou avec un bonheur que mes lecteurs taxeront de cruauté, mais qui excusait bien la passion d'un jeune ornithologiste qui vient de tirer un sujet rare.

Aujourd'hui la rousserole figure dans la collection d'oiseaux de mon père; c'est un superbe exemplaire qui fait très bien, perché sur un roseau sec au milieu des autres oiseaux de sa famille. Jamais je n'entre dans la salle sans passer près de l'armoire de la rousserole et sans me souvenir avec émotion de mon aventure d'enfance.

La rousserole ou grande effarvate est le plus grand de tout le genre des becs-fins; par sa taille il se rapproche de la grive musicienne, d'où son nom de *Sylvia turdoides*. Son plumage est simple comme celui de presque tous ses congénères; le dos est brun roussâtre, le ventre gris; les jambes sont longues et fortes; le bec idem; la queue est large et disposée en éventail. Elle ne diffère de la fauvette des roseaux ou petite effarvate que par la taille beaucoup plus forte et par son chant remarquablement puissant. Sa patrie est la Hollande où elle niche dans les roseaux et les joncs des marais; son nid est disposé avec le même art que celui de notre petite fauvette des bords du lac.

Paul Vouga étud.



Les abris pour les petits oiseaux.

A la Rédaction du Rameau de Sapin.

Permettez-moi de vous en remercier. Je crois que le meilleur moyen de procurer des abris à tous les petits oiseaux, qui nichent dans les trous d'arbres ou de murs, serait de créer des trous artificiels partout où il y a des murs dans les campagnes. Il suffirait à cet effet d'enlever au mur, à une dizaine de pieds d'élévation ou même moins, suivant les circonstances, et si l'on n'a pas à craindre la main des dénicheurs, un moellon, et d'agrandir un peu la cavité qu'il laisse vide, pour la refermer ensuite au moyen d'une brique ou d'une tuile posée de champ, et en ne laissant libre qu'une ouverture, juste assez grande pour permettre à l'oiseau d'entrer et de sortir facilement. Le premier maçon venu installerait facilement en une journée un certain nombre de ces abris, sans rien ôter à la solidité du mur; quelques briques et un peu de ciment ne sont d'ailleurs pas une dépense folle.

Ces nids, aussi naturels que possible, pourraient être placés en maints endroits dans lesquels on ne peut en placer d'autres, faute d'arbres suffisamment forts pour les porter, ou de coins convenablement abrités du vent, ainsi les vignes, beaucoup de jardins etc. En outre, ils seraient, à coup sûr, beaucoup plus durables que les nids artificiels ordinaires, et, la pluie ne pouvant pas s'y introduire aussi facilement, ils seraient et plus secs et plus chauds, car les nids en terre cuite, entre autres, ont l'inconvénient d'être froids. Enfin les chats, ou autres carnassiers, ne pourraient jamais y pénétrer. C'est donc là, à mon avis, un essai qui vaut la peine d'être tenté, et c'est, pour ma part, ce que j'aurais fait sur les quelques murs qui sont à ma disposition.

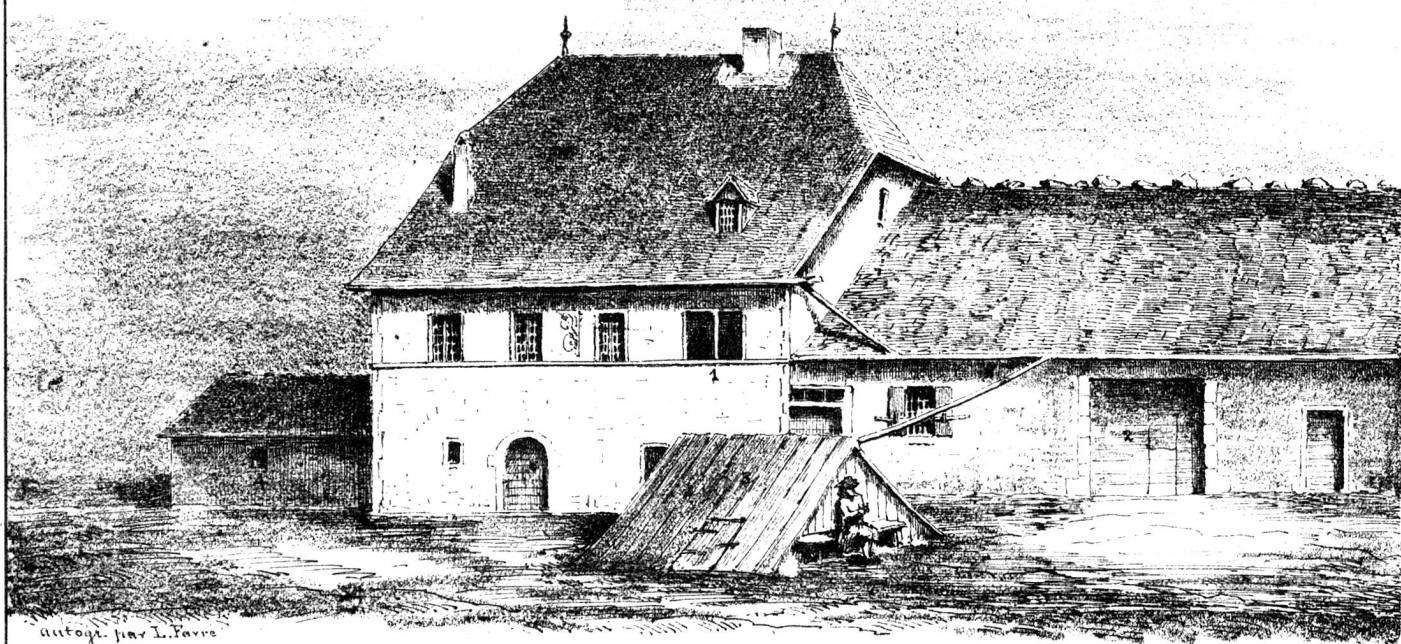
Une précaution essentielle à observer, lorsqu'on place un nid artificiel, de quelque nature qu'il soit d'ailleurs, c'est de ne pas tourner l'orifice ni au Nord, ni au couchant, car c'est de la siennons le vent froid (chez nous le Boran) et la pluie, deux choses que les oiseaux n'aiment ni pour eux-mêmes ni

pour leurs petits. Enfin il faut avoir soin de nettoyer les nids chaque printemps, et d'en sortir les débris humides qui peuvent s'y trouver. Les oiseaux aiment le sec avant tout.

Puisque je tiens la plume, je veux adresser un mot aux agriculteurs. Pourquoi les haies disparaissent-elles de plus en plus chez nous ? c'est là un grand mal ; les haies sont dans les champs et dans les prés le seul abri possible pour les petits oiseaux, et en les extirpant on ôte à ces utiles auxiliaires de l'homme toute possibilité de nicher au milieu des cultures. Or, il est amplement prouvé que les petits insectivores qu'abrite une haie conservent au cultivateur plus de graine ou de fruit que ne peut lui en faire perdre l'ombre légère que la haie projette sur son champ ; couper les haies qui le bordent c'est y semer des insectes. On devrait au contraire, dans tous ces endroits perdus de la campagne, impropres à l'agriculture — bords des chemins, talus, fossés &c. — planter des ronces et des épinées qui offrent au petit oiseau un berceau pour sa famille, un abri contre l'épervier et une branche pour chanter.

Avril 1870.

C*****



Autogr. par L. Favre
d'après un dessin fait en 1835
par M^r Camille Benoît.

Maison du Major Benoît. aux Ponts.

1. Chambre de travail. — 2. La Grange. — 3. La citerne couverte avec un banc exposé au couchant.
4. Maisonnée près de laquelle deux enfants du Major jouaient, un jour, avec un jeune loup.

Nous nous empressons de rectifier une erreur commise dans le N^o de février, et qui nous a valu des communications aussi aimables qu'intéressantes de la part de M^r Camille Benoît, l'un des descendants de la famille dont nous avions dit quelques mots, et de M^r Chapuis, pharmacien aux Ponts. La maison, que nous avons donnée pour celle du Major Benoît, était celle de son fils le Capitaine Louis Benoît, auquel on doit la belle collection de plantes peintes. C'est à ce dernier que se rapporte ce que nous avons dit du Major.

L'habitation dont nous donnons le dessin existe encore au bas du village des Ponts, vis-à-vis de l'Hôtel du Cerf, et se distingue par son architecture particulière et par les deux pointes de métal s'élevant sur le toit aux extrémités du faîte. Elle date du siècle passé et a été construite par la famille de Sandoz-Travers. La petite maison à droite, où est la grange a été démolie vers 1835, elle formait une dépendance de la grande. Le banc adossé à la citerne était la place favorite du Major, et bien des personnes se rappellent l'avoir vu fumer sa pipe, assis en compagnie de quelque voisin. On sait que cet homme remarquable a vécu près d'un siècle ; nous avons vu un dessin de la bergeronnette faune, qu'il a peinte à l'âge de 72 ans, et qui accuse une main ferme et sûre.

La Rédaction.

M^r G. Clerc nous écrit, au nom de la Section de Corcelles, pour annoncer que la Commune de Corcelles et Cormondrée a consenti à voter l'inviolabilité de cinq blocs erratiques remarquables situés sur son territoire ; elle étendra même cette mesure à tous ceux qu'on lui désignera comme présentant un intérêt scientifique. Bien que 45 blocs aient déjà disparu, nous apprenons avec joie les mesures prises pour en conserver quelques-uns.